

Une autre histoire du luxe

Emma Carenini

Une autre histoire du luxe

DES THERMES ROMAINS À LVMH

PASSÉS/COMPOSÉS

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN : 979-1-0404-1270-0

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2026, avril

© Passés composés / Terre Neuve Éditeurs, 2026

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Sommaire

Chapitre 1. Pourquoi parler du luxe ?	9
Chapitre 2. Les Verdurin au Paradise.....	23
Chapitre 3. Un luxe fossilisé	39
Chapitre 4. Quand le luxe devient scandale	47
Chapitre 5. Régner par le luxe	65
Chapitre 6. Un luxe pour tous.....	77
Chapitre 7. Éloge de l'ornement.....	89
Chapitre 8. Un singulier espace-temps.....	109
Chapitre 9. La main rendue visible.....	123
Chapitre 10. Les tables volantes	135
Chapitre 11. Le luxe et son miroir.....	139
Chapitre 12. Au-delà du pays de Cocagne	155
Chapitre 13. Le rêve du luxe.....	165
Notes	175

CHAPITRE 1

Pourquoi parler du luxe ?

La beauté est devenue un sujet impossible. Notre culture démocratique et libérale implique simultanément la généralisation de l'hédonisme et l'interdiction de toute hiérarchie du goût. On veut qu'existent ensemble des goûts différents voire opposés ; mais on va plus loin en s'empêchant de parler de *la* beauté, de peur d'imposer une vision du monde particulière. On n'ose plus parler d'elle comme d'un concept réel, dont le sens serait le même pour tous. Là où tous les goûts se valent, la beauté vacille. *Tot capita, tot sensus*. « Autant de têtes, autant d'avis. » Le terme de « beauté » a même quelque chose d'anachronique : l'idée d'une échelle de valeurs esthétiques semble appartenir à un passé lointain.

Il faut dire que c'est un vieux problème philosophique. Une belle voiture, une belle femme, un beau costume ont la beauté en partage, sans qu'on puisse facilement saisir ce qui unit ces manifestations si disparates. Au début de l'*Hippias majeur*, un dialogue de jeunesse de Platon, quelqu'un demande à Socrate : « D'où connais-tu donc les belles choses et les laides ? Voyons un peu : pourrais-tu me dire ce que c'est que le beau ? » Et Socrate d'indiquer : « Moi, je fus assez sot pour demeurer interdit, et je ne sus

quelle bonne réponse lui faire. » À la fin du dialogue, il n'a pas de réponse plus solide.

Proposer une nouvelle histoire du luxe est une manière d'examiner la question sous un angle différent, d'essayer de ressaisir la beauté là où elle échappe aux contingences individuelles. Quand on revêt un vêtement de luxe, quand on goûte à un repas gastronomique, quand on entre dans un intérieur luxueux, on ne se dit pas seulement que c'est beau. On met en marche une machine particulière de la perception, que David Hume appelait « *the delicacy of taste* », la délicatesse de goût. Dans le domaine du luxe, les termes de « goût », d'« excellence » et de « perfection » ont encore un sens pratique, et n'ont rien de relatif. C'est en plongeant dans son histoire, dans ses multiples incarnations, que l'on peut retrouver les qualités intrinsèques des objets sensibles. Par ce biais, on peut espérer trouver un nouveau moyen de parler de la beauté, et, encore mieux, de sa place dans notre société.

Car en relisant cette histoire sous une telle perspective, des évidences oubliées réapparaissent.

En l'année 12 avant notre ère, Agrippa, le célèbre lieutenant de l'empereur Auguste, écrit son testament. L'homme est un monument d'histoire militaire : c'est lui l'artisan des victoires de Nauloque et d'Actium. Marié à la fille d'Auguste, il a circulé dans les plus hautes sphères du pouvoir romain. Mais Agrippa n'est pas qu'un homme de guerre ; il a changé le visage de la Ville éternelle en la dotant d'un Panthéon et d'aqueducs. Au soir de sa vie, il décide de léguer ses jardins et ses thermes au peuple romain. Les thermes sont des chefs-d'œuvre de décoration, couverts de marbres précieux et d'œuvres

Pourquoi parler du luxe ?

d'art. Une célèbre statue, l'Apoxyomène de Lysippe, artiste de la cour d'Alexandre le Grand, surplombe les bains. Lors de leur ouverture au public, la beauté des lieux fait les délices de la foule. Mais la statue de Lysippe plaît tellement à Tibère, le nouvel empereur, qu'il la fait discrètement installer dans ses appartements privés. Il n'imaginait pas qu'il y aurait grand mal : après tout, ce n'était qu'une statue. Les citoyens se massèrent au théâtre pour protester contre cette spoliation, et l'empereur dut remettre la statue à sa place, en public.

Que les Romains se soient soulevés pour reprendre l'Apoxyomène, voilà qui excède la simple dispute patrimoniale. Voilà une vision du monde où l'excellence matérielle – même au sujet de choses apparemment superflues – devient une affaire vitale, nécessaire, incontournable. Ces thermes, ces jardins, la statue de Lysippe – tout cela déborde ce que nous attendons d'ordinaire des services publics. C'est un *luxe public*. Ils ne sont pas aimés d'abord parce qu'ils sont utiles. Ils sont aimés parce qu'ils sont précieux, parfaits, beaux et uniques.

Dans l'Antiquité, les grandes cités aimaient à se parer de trésors. Rome les a pour la plupart ravis aux royaumes hellénistiques. Tout comme le fera plus tard Agrippa, Marcellus dépose la sphère d'Archimède dans le temple de la Vertu et garde pour lui une réplique moins belle. Au retour des pillages d'Asie Mineure et d'Ambracie, les consuls comme Gnæus Manlius Vulso et Marcus Fulvius Nobilior disposent par toute la ville statues, colonnades, bas-reliefs et peintures. À leurs yeux, l'espace public n'a pas vocation à revêtir une apparence banale, neutre, pour ne pas dire médiocre, au prétexte qu'il appartient

à tous ; il est au contraire le lieu conscient et assumé d'une excellence offerte en partage. Car ce luxe n'est la propriété de personne, ou plutôt il est le bien de tous, et nul alors ne s'étonne que la beauté, le patrimoine, l'art et la perfection d'un savoir-faire soient chose commune. Pour les Romains, tous ces lieux et tous ces objets de luxe public ont un nom. Ce sont des *ornamenta*.

L'*ornamentum* est d'abord tout le contraire de ce qu'on appelle aujourd'hui un ornement, puisqu'il ne vient pas s'ajouter comme un supplément à quelque chose de plus essentiel ; il est un objet dont la beauté exhausse ce qu'il pare. En le grandissant, il lui donne sa raison d'être ; il lui confère une identité augmentée. C'est ce qui confère son être à la chose et, en cela, il est essentiel. Privé de ses *ornamenta*, l'objet s'efface. Pour les Romains, il y a des *ornamenta* dans la vie d'un homme – les amis, les charges, les honneurs. Cicéron, envoyé en exil, dira ainsi qu'il est devenu un mort-vivant. Mais il y a aussi les *ornamenta* d'un espace, privé comme public. Les aristocrates qui léguaient leurs richesses au peuple romain voulaient embellir la ville, élargir ses dimensions spatio-temporelles, lui donner le statut d'une réalité mythifiée en dialogue perpétuel avec le temps et l'univers ; en faire une ville-monde ou une ville-univers (*ouranopolis*). Par les *ornamenta*, ils voulaient enrichir la simple réalité matérielle, la spiritualiser, trouver en elle toutes les merveilles du monde. Les thermes d'Agrippa et la statue de Lysippe sont des *ornamenta* : ils constituent l'homme de la rue en heureux voyeur d'une richesse qui appartient à tout le monde et qui agrandit les dimensions de l'ici et maintenant.

La schizophrénie du présent

Les *ornamenta* ne sont pas qu'un joli mot du passé. Lorsque nous nous promenons aujourd'hui dans les rues, les jardins et les édifices publics de nos villes, nous les croisons sans cesse : ce sont des statues, des façades, des peintures murales, des palais, des gares, des ponts, des lampadaires ou des bancs publics. Nous sommes souvent émus de leur beauté. Mais cette beauté n'est que très rarement notre œuvre. Elle est notre héritage ; nous en sommes les dépositaires, non les créateurs. Nous vivons inconsciemment dans deux dimensions du temps à la fois ; le présent traversé de vestiges disséminés d'un passé plus ou moins lointain. Naturellement, nous construisons aujourd'hui des *ornamenta*, mais on conviendra qu'ils sont rares. Nous privilégions l'efficacité, la fonctionnalité. Dans la vie, nous nous comportons en général comme les rentiers du luxe public d'hier – nous jouissons de la vue des ponts ornés, des statues sur les places publiques, des gares et des écoles publiques de nos ancêtres. Mais nous faisons comme s'il n'était plus possible d'ajouter à ce luxe hérité. Cette pratique, qui semblait si naturelle dans l'Antiquité et à tant d'autres époques, est pour nous une curiosité conceptuelle, une notion saugrenue, voire complètement insensée. Nous peinons à la regarder en face comme une possibilité réelle. Pourquoi cette schizophrénie ? Parce que nous avons oublié ce que le luxe veut dire.

Nous associons des concepts comme la perfection, l'excellence ou la beauté au domaine privé. Nous y voyons,